

Eça de Queirós en Egypte

Luís Manuel de Araújo
Centro de História – Universidade de Lisboa
(Instituto Oriental)

En 1869, Eça de Queirós, jeune écrivain portugais, alors âgé de 23 ans, et son ami le comte de Resende, 25 ans, partent en bateau vers l’Egypte, afin d’assister à l’inauguration du canal de Suez, grand travail d’ingénierie et de technique qui a rendu possible le vieux rêve de lier la mer Méditerranée à la mer Rouge. Ils laissent le port de Lisbonne le 23 octobre, font de brèves escales à Gibraltar et à Malte. Ils débarquent à Alexandrie le 5 novembre.

Profitant de leur séjour au pays du Nil, les deux voyageurs passent rapidement en Palestine pour y visiter Jérusalem et d’autres sites bibliques. Eça s’inspirera de ces journées passées au Moyen Orient pour des textes qu’il publiera ultérieurement. Comme résultat immédiat de son expérience vécue en Egypte il rédige quelques intéressantes notes de voyage, qui seront éditées après sa mort. Quand Eça décède en 1900, à Paris, alors qu’il y était consul du Portugal, installé à Neuilly, ces notes de voyage sont inédites; elles seront publiées en 1926 à l’initiative de son fils José Maria, dans une édition de la Livraria Chardron et Lello & Irmão, à Porto.

1. Les sources d’inspiration

D’après le lusophile français Jean Girodon, le jeune Eça s’est documenté, avant son départ vers l’Egypte, via la lecture de travaux de quelques voyageurs français qui au XIXème siècle ont visité les pays du Levant méditerranéen. C’est le cas de Théophile Gautier, son vrai

modèle dans le domaine des voyages, qu'Eça rencontrera durant son passage au Caire, dans le chic Shepherd's Hotel; et aussi Maxime du Camp, l'auteur de *Le Nil, Egypte et Nubie*, dont la première édition date de 1854; Gérard de Nerval, avec le livre *Voyage en Orient*; et surtout Edmond About, qui a publié «Le Fellah» dans la *Revue des Deux Mondes* (entre février et avril 1869).

En comparant ces travaux d'auteurs français avec le texte d'Eça contenu dans *O Egipto. Notas de Viagem*, quelques parallélismes sont effectivement observés. Cependant, les ressemblances vérifiées se rapportent presque uniquement au domaine islamique, et bien peu en ce qui concerne les thèmes relatifs à l'Égypte pharaonique: là, Jean Girodon fait seulement référence à la brève rencontre qui a eu lieu entre Eça et l'égyptologue Auguste Mariette à l'opéra du Caire (dans «Le Fellah», Edmond About décrit aussi la rencontre qu'il a eue avec Auguste Mariette); l'observation marquante faite à propos des sveltes danseuses égyptiennes, les *ghawazis*, que l'on «voit déjà dans les bas-reliefs qui couvrent les tombes des vieux pharaons» (Nerval en parle dans son *Voyage en Orient*); la description des bas-reliefs de la région des tombeaux de Saqqarah, près des ruines de l'ancienne Memphis; (Maxime du Camp y fait référence dans son ouvrage *Le Nil, Egypte et Nubie*); l'allusion à l'historien arabe Abd al-Latif qui a visité l'Égypte vers la fin du XIIe siècle, quand il décrit l'obélisque du roi Senouset I, de la XIIe dynastie, élevé à Héliopolis (près de l'actuel aéroport du Caire).

Aux noms du XIXème siècle avancés par Jean Girodon, le critique littéraire João Gaspar Simões en ajoute deux autres, également d'écrivains français: Hippolyte Taine et Gustave Flaubert. Mais il y a encore d'autres noms: Batalha Reis augmente la liste d'inspireurs avec Heinrich Heine, Jules Michelet, Charles Baudelaire, et, «plutôt en deuxième plan, Shakespeare, Goethe, Hoffman, Arnim, Poe et, en enveloppant puissamment le tout, Victor Hugo», auquel on peut additionner le nom de Feuerbach, parmi d'autres. En tout cas, les premiers pas littéraires d'Eça de Queirós expérimentés au moment de son départ pour l'Égypte étaient, d'après Isabel Pires de Lima, imprégnés

de romantisme fantastique et de satanisme baudelairien. Etant parti pour son voyage oriental enveloppé du romantisme alors à la mode, il reviendra renforcé et imprégné du réalisme qu'il manifestera bientôt lors de ses «Conferências do Casino», en 1871, qui seront interrompues par le Gouvernement de l'époque.

Il n'est pas difficile de trouver dans ces notes l'influence de la Bible sur ce lecteur attentif et inspiré. Eça de Queirós (comme, d'ailleurs, Gautier, le «grand Téo») remplit ses notes à propos des monuments **pharaoniques et des sites historiques de la vieille Egypte de visions bibliques**. Pour qui «connaissait les Ecritures depuis son époque à Coimbra», il est normal de voir les statues de vieux Égyptiens présentes au Musée d'Antiquités Égyptiennes, à Boulaq, avec «une tunique légère et courte serrée à la taille, en laissant les bras et une partie de la poitrine découverts, comme aux temps bibliques»... Quand il visite les ruines de la ville de Memphis, la célèbre capitale des Deux Terres pendant l'Ancien Empire, il pense «à la vie ancienne, primitive, à Abraham, à Agar». Et ce site historique, bien qu'il ait sa place en Egypte, lui a révélé la «sérénité d'un paysage biblique», ou la simplicité d'un «paysage évangélique». Quand, plus tard, dans les *Notas Contemporâneas*, notre écrivain rappellera son voyage en Egypte, il n'omettra pas l'évocation de la «fuite des Hébreux» et l'incroyable submersion de l'armée de chars de guerre de pharaon, avalée par les «eaux de la mer Rouge», agitées par la divine colère de Yahvé, pour noyer «les légions de pharaon, quinze mille hommes et mille deux cents chars»!

Mais, ensus des lectures effectuées, qui concernaient essentiellement l'Egypte islamique, il a profité des photographies et gravures qui montraient les monuments du passé pharaonique, surtout les sites historiques les plus fameux de l'ancienne Egypte: de cette façon, on peut justifier qu'il parle de lieux où il n'a pas été, comme Abydos, Thèbes, Fayoum et Abou Simbel. En fait, Eça n'a pas voyagé plus au sud de Saqqarah, mais plusieurs fois, il fait mention des temples de Karnak et Abydos, ou des «granits sacerdotaux de Medinet Habou», sur la rive ouest de Louxor. Également, et de façon un peu insolite, il fait référence à quelques éléments architectoniques et ornementaux

dont l'inclusion dans le texte est quelque peu forcée car on ne peut les voir qu'en Haute Egypte, où il n'est pas allé.

En plus d'écrivains bien connus, assoiffés d'exotisme «oriental», voyageaient au Proche Orient des médecins, ingénieurs et spécialistes de différents domaines de l'activité humaine. Parmi eux : les photographes. Ceux-ci anticipaient dans les paysages exubérants, dans les monuments vétustes et dans les types humains, des thèmes pour leurs registres. Ce fut le cas de Joly de la Lotbinière, Frédéric Goupil-Fesquet et Horace Vernet en 1839, suivis de Gérard de Nerval (1843) et de Maxime du Camp (1844), écrivains français célèbres qui se sont intéressés à la photographie, ce dernier ayant publié un album à grand succès. Lors de l'inauguration du canal de Suez, de nombreux photographes, venus surtout de l'Europe, ont enregistré l'événement et les festivités, en profitant aussi pour photographier les monuments, le paysage et la population. Quelques-uns ont installé des studios de photographie, surtout dans les villes d'Alexandrie et du Caire pour l'Egypte, et à Beyrouth pour la Syrie-Palestine.

2. D'Alexandrie au Caire

À Alexandrie, Eça, pour la première fois, fut déçu dans son parcours oriental: «Oh! Alexandrie, vieille cité grecque, vieille cité byzantine». Cependant, il cherche les «palais égyptiens» quand il évoque le passé glorieux de la ville méditerranéenne, la fameuse Alexandria ad Aegyptum, quand qu'il devrait plutôt s'interroger sur le destin des anciens monuments gréco-romains. Après tout, ce qui l'attire le plus dans la prestigieuse capitale ptolémaïque, ce sont quelques «curiosités classiques»: la nommée «colonne de Pompée» et les dites «aiguilles de Cléopâtre».

Ce premier monument est une haute colonne de granit rose, ayant, croit-on, avoir appartenu à l'ancien Serapéum d'Alexandrie, dédié à la divinité suprême de vénération gréco-égyptienne créée au temps des Ptolémées (330 à 30 avant notre ère), le dieu syncrétique Sérapis. Eça

rapporte dans son texte que cette colonne a été mise en place par un préfet d'Égypte en l'honneur de l'empereur Dioclétien, vers la fin du III^{ème} siècle, comme en témoigne une inscription à la base du monument. Les nommées «aiguilles de Cléopâtre» étaient deux obélisques qui se dressaient alors dans la ville et qui, plus tard, on été déplacés, offerts par le gouvernement égyptien, l'un à Londres et l'autre à New York, où ils se trouvent aujourd'hui. Celui de Londres sera vu, plus tard, par Eça alors qu'il était consul à Bristol (1878-1888).

Les étroits monolithes ont reçu en 1869 la visite d'Eça de Queirós et de son ami le comte de Resende: «Nous sommes aussi allés voir, consciencieusement, les Aiguilles de Cléopâtre. Nous les avons trouvées dans un potager entouré d'une ligne de maisons: l'une est bien dressée, nette, en granit rose; l'autre, allongée par terre; tout autour poussent des légumes. Je me suis approché, et après les avoir vues et bien comprendre qu'elles avaient été apportées en Alexandrie, afin d'être placées dans un temple dédié à Cérès, j'en ai détourné les yeux et j'ai bâillé...».

Il n'existe pas de rapport apparent entre les deux obélisques et le nom de la dernière reine lagide, notre écrivain se limitant à utiliser une expression déjà consacrée, bien qu'inexacte. Les deux monolithes attribués à Cléopâtre, et qui ont plus de vingt mètres de hauteur, ont été érigés sur ordre du pharaon Thoutmès III (de la XVIII^{ème} dynastie, environ 1460 a.C.) pour marquer le passage de son troisième jubilé royal, en rendant plus somptueuse la cérémonie rituelle du Heb-Sed, le suprême festival régénérateur du pharaon. Les obélisques pharaoniques exhibent de belles inscriptions hiéroglyphiques dédiées par Thoutmès III (dans le monument identifié comme Menkheperre, son nom de couronnement) aux dieux Rê-Horakhti et Atoum, en plus d'autres qui y ont été ajoutées quelque deux siècles plus tard par Ramsès II. Elles ont effectivement appartenu au temple de Héliopolis, comme Eça correctement le rapporte. Mais, étrangement, dira-t-il plus tard, dans les *Cartas de Inglaterra*, les monuments toutmésides avaient été transportés de Louxor, quand, en fait, ils ont été élevés à l'entrée du temple de Rê, à Héliopolis, où ils étaient en l'an 10 de notre ère, lors de leur déplacement à Alexandrie. L'intention de ce déplacement, de

grande difficulté technique, consistait à mettre les obélisques dans le Césareum, un grand monument que l'empereur Auguste a fait ériger en hommage à Jules César, son père adoptif, déifié dans les régions orientales de l'Empire. C'est au Césareum que les monolithes furent redressés, pas au temple de la déesse Cérès.

En décrivant son voyage en train à travers le verdoyant delta, entre Alexandrie et le Caire, Eça mentionne avec une certaine affection les habitants de l'Égypte, en se référant chaleureusement au *fellah* (l'infatigable paysan du Nil, toujours écrasé sous de lourdes charges), les comparaisons entre les Égyptiens d'aujourd'hui et ceux des temps pharaoniques, et en avançant des observations subtiles à propos de la situation de la femme et de ses habitudes. Quand il évoque le Nil et la fertilité de la terre égyptienne, Eça rappelle le travail du *fellah* qui, «le jour et la nuit, sous le soleil et sous la rosée, conduit les eaux, conserve les canaux, arrange et pèse le *chadouf*, et dont le chant monotone s'évanouit dans l'air». On lui doit la richesse de la terre noire de l'Égypte: «Tout le travail des cultures est fait par le *fellah* qui, avec sa physionomie douce et tranquille, sa couleur sombre et bronzée est certainement de la vieille race égyptienne».

La sympathie d'Eça envers l'exploité *fellah* égyptien est le résultat d'un choc ressenti à son arrivée en Égypte, lequel il le rappelle en 1882, quand il est au consulat de Bristol: «Le premier épisode oriental que j'ai vu, en débarquant à Alexandrie il y a douze ans, c'était ceci: dans le quai des coutumes, étincelant sous la lumière torride, un employé européen – européen par le type, par la redingote, et surtout par sa casquette ornée de galons – arrachait la peau du dos à un arabe, avec ce fouet de nerf d'hippopotame qu'on appelle *courbacha*, et qui est en Égypte le symbole de l'autorité».

Comme pour la femme, il imagine les plus belles et les plus vertueuses femmes enfermées dans des harems de concupiscents seigneurs, quant aux autres il les a vues aller s'approvisionner d'eau à la rivière. Il n'en a guère su d'avantage à propos de leurs vies – d'ailleurs, «l'arabe ne parle jamais de ses femmes, ne parle pas à l'étranger, ni à sa parenté, ni à son ami».

Les passages qu'il consacre au paysage fertile et au Nil vivent surtout des d'impressions recueillies pendant son voyage entre Alexandrie et le Caire. Le long de son parcours en train vers la capitale égyptienne, durant lequel il est passé par Damanhour, Tanta et Bena, à travers le delta verdoyant, le fertile paysage et sa productivité l'ont énormément impressionné. Il y a un moment dans son texte où il compare l'Égypte avec le Portugal: «Dans notre pays, c'est le ciel qui cultive les champs; c'est le ciel qui arrose, qui fait mûrir, qui conserve, qui envoie la pluie, la chaleur, la rosée. En Égypte, le ciel est indifférent à la vie des hommes: clair, net, profond, éternel, impeccablement bleu, il a l'hiératique indifférence d'une idole. C'est le Nil qui travaille la terre.»

C'est le paysage qui le séduit et il y voit l'harmonie, l'ordre et l'équilibre de la vieille Égypte pharaonique, aspect que les anciens Égyptiens synthétisaient dans un mot: *maet*. Eça ignore naturellement cet élevé concept de la *maet* que les égyptologues, dans leurs études subséquentes, déjà au XXe siècle, ont arboré comme l'un des piliers pour la compréhension du fonctionnement de la monarchie et de la société de l'Égypte ancienne. Héritier d'un certain orientalisme appartenant au XIXème siècle, Eça se sent déçu à Alexandrie, ville méditerranéenne en déchéance, où la décevante réalité du *déjà vu* ne correspondait plus au mythe. Cette impression défavorable ressentie dans une Alexandrie sale, est contrebalancée par l'enthousiasme que lui procure le Caire, grande capitale de l'Égypte.

3. Le Caire et ses alentours

Pour Eça, Le Caire «c'est le centre de l'Égypte et sa merveille». Cette métropole l'a fortement impressionné, surtout par son cosmopolitisme: «Toutes les races, tous les genres d'habillement, toutes les coutumes, toutes les langues, toutes les religions, toutes les croyances, toutes les superstitions se rencontrent là, dans ces rues étroites. Dans n'importe quel petit café du quartier copte ou du quartier musulman, on voit, assis sur des nattes ou appuyés, les bras ouverts, sur les hautes grilles

de bois du sycomore, un arabe, un turc, un nubien, un homme de Samarie, un persan, un albanais, un bulgare, un juif, un indien, un abyssinien, un arménien, un arabe du Maghreb... Un grec fait le café, un bédouin chante au milieu de la maison, un français photographie les groupes, un anglais observe, un américain prend des notes... ». Mais le jeune écrivain reconnaît aussi qu'il y a «des maisons en ruines, des apparences de misère, des recoins douloureusement obscurs», dans une énorme ville parsemée de décombres, où règne «la pénurie, la désolation matérielle, la décadence, la saleté pittoresque et désinvolte», et où, en somme, «le tout a un aspect de ruine, tout est grisâtre, tout se montre écroulé, tout est vieux».

Eça a visité dans l'immense et bruyante ville du Caire les vestiges coptes et les monuments islamiques les plus remarquables localisés dans la Citadelle et dans les zones tout autour, comme les tombeaux des califes, datés surtout de la période mamelouk, la vétuste mosquée d'Amr, la mosquée d'Ibn Tulun et l'Université d'Al-Azhar, près du très fréquenté bazar de Khan el-Khalili. De même, il a pu apprécier le nouveau Musée de Boulaq, où, grâce à l'énergie et au dévouement de l'égyptologue français Auguste Mariette, des œuvres d'art très importantes avaient été rassemblées. Elles témoignent de la production millénaire de statues, bas-reliefs, bijoux, objets funéraires divers, et d'une grande diversité d'objets faisant partie du quotidien de l'ancienne Egypte. «Toutes ces merveilles perdues» ont été appréciées par le romancier, qui les a trouvées dans ce Musée «numérotées, classifiées, nettoyées, propres, sous leurs vitrines toutes neuves». Il évoque à ce propos, en l'élogiant, Auguste Mariette qui a protégé les antiquités égyptiennes en luttant contre l'exportation illicite et le pillage démesuré auxquels celles-là étaient soumises à cette époque, et parfois avec la connivence des autorités. Les «momies innombrables», adossées aux murs du musée, l'ont impressionné. En ces temps, des momies étaient vendues sur la voie publique, mais Eça ne signale pas cette pratique bizarre. Il a pourtant parcouru celle des rues qui est encore aujourd'hui l'intense zone commerciale de Khan el-Khalili et les bazars et marchés, comme celui qui avait lieu à Boulaq, près du Nil. Au Caire, il a encore eu

l'occasion d'essayer un bain turc, de se promener sur de larges avenues et de fréquenter les atmosphères raffinées des fêtes du *quediva*.

Dans les alentours du Caire, il a visité Héliopolis, où se dresse encore aujourd'hui un obélisque de Senouset I (XIIème dynastie) ; les ruines de la vieille ville de Memphis ; et la région funéraire de Saqqarah, avec le complexe funéraire de Horus Netjerikhet Djoser, de la IIIème dynastie (dont Eça ne fait pas mention).

Il a fait des incursions dans les zones historiques autour du Caire via Abbassièh et Matarièh, dans la région de Héliopolis où, dans les temps pharaoniques, se dressait le temple du dieu solaire Rê. De l'immense complexe religieux de la vieille Iounou, il ne reste aujourd'hui que l'obélisque érigé par Sésostris I (nom grec du pharaon Kheperkarê Senouset, de la XIIème dynastie), qu'Eça, de façon erronée, appelle Osirtasen. De l'inscription hiéroglyphique enregistrée dans le monument, il nous a légué la traduction suivante: «Il a été élevé par Osirtasen, fils du Soleil, Seigneur des Esprits, qui vivra toujours». Cette transcription n'est qu'une petite partie du compliqué protocole royal présent sur les quatre faces de l'obélisque, mais, même en en abrégeant le texte, il aurait été préférable: «Fils de Rê, Senouset, aimé des Esprits de Héliopolis, qu'il vive éternellement». Aux alentours, à Matarièh, il a visité le site où un large sycomore était présenté comme étant l'«arbre de la Vierge».

Après l'excursion à Héliopolis, s'est suivie la visite au plateau de Guiza, localisé sur la rive ouest du Nil. Arrivé à l'aube d'une journée où le ciel se présentait «avec des coups de pinceau roses, d'une transparence adorable», il s'est alors trouvé face à face avec le Sphinx et les pyramides, «erigés sur une ligne de terre aride, monotones, énormes, mystérieux...».

Sur son petit carnet de voyage, Eça rappelle, en de courtes lignes, sa fugace ascension à la pyramide de Khoufou, mais dans le texte paru dans *O Egipto. Notas de Viagem*, cet événement n'est pas rapporté. Encore une conséquence des corrections effectuées par le fils d'Eça sur les notes de son père dont quelques-unes aboutiront à l'altération de notes manuscrites prises lors du séjour d'Eça à Guiza. Ce qui s'est

passé, entre autres exemples, avec la phrase, enregistrée sur le carnet de notes qui cherchait à marquer l'impression laissée par les fameuses pyramides de Guiza vues à distance: «Dans tout le paysage de la Basse Egypte, à proximité du Caire, elles sont les éternellement présentes: on les aperçoit de la branche de Damiette, au fond de la plaine verte et lisse»... Le fils d'Eça a compris «ruines de Damiette» au lieu de «branche de Damiette» et l'image queirosienne en est sortie fortement maculée: la ville de Damiette est à quelque deux cents kilomètres du Caire et il y est impossible d'apercevoir les pyramides, toutes géantes qu'elles soient!

Cependant, d'autres anomalies sont dues à Eça lui-même. C'est le cas de l'inclusion de la ville de Byblos (célèbre entrepôt commercial phénicien de la Syrie) parmi les régions sépulcrales de l'ancienne Egypte, à côté de nécropoles pharaoniques bien connues comme Memphis (le mieux aurait été Saqqarah) et Thèbes. Dans le cas de Byblos, l'écrivain aurait plutôt dû mentionner Abydos. On ne peut pas non plus accepter comme correcte la désignation de «premiers monarques» attribuée aux rois de la IVème dynastie, les bâtisseurs des grandes pyramides de Guiza, autour desquelles se distribuent «les tombeaux, les chapelles funéraires, les puits qui abritaient les momies: il s'agit, pour la plupart, des sépulcres des hauts fonctionnaires». C'est que, avant Khoufou, de Khafrê et Menkaourê, environ vingt pharaons avaient déjà régné sur le pays des Deux Terres, et ce sont eux, les obscurs et presque ignorés Horus de la Ière et de la IIème dynasties, les «premiers monarques» qui, depuis Narmer et Aha jusqu'à Horus Kaa, ont forgé durablement les bases du régime pharaonique.

Une attention particulière ont mérité les célèbres pyramides localisées sur le plateau de Guiza, qui sont les immenses tombeaux des pharaons Khoufou, Khafrê et Menkaourê, souverains de la IVème dynastie, qui ont régné entre 2600 et 2500 a.C. Les pyramides de Guiza sont après tout des monuments gigantesques où, comme Eça lui-même l'a reconnu, «il n'y a ni sculptures ni inscriptions» et où «le tout a un aspect de mutisme et de secret qui effraie» – et c'est pourquoi, dans cette place, «ce qui surprend le plus c'est le mystère». Notre voyageur

a approché le plateau à l'aube, et il s'y est trouvé devant le Sphinx et les trois pyramides. Après quelque temps, Eça voyait les pyramides le soir, «toutes illuminées et correctes comme le Terreiro do Paço» (une vaste et monumentale place de Lisbonne).

La visite de plusieurs mosquées du Caire lui permet une approche de la religion musulmane et du comportement des fidèles. Mais ces visites lui apportent aussi un grand choc quand il regarde la cour de la mosquée d'Ibn Touloun: «Pourtant, que voyons-nous, en regardant le centre de la mosquée? De la misère, des femmes sales, des miséreux couverts de vermine se grattant au soleil, des enfants se roulant dans la boue, en courant avec les chiens, et des vieilles femmes effrayantes, aux seins pendants et noirs, qui crient et vocifèrent...».

Finalement, on arrive à la fin adéquate de ce voyage historique aux vestiges pharaoniques, avec une brève excursion à Memphis, l'ancienne capitale des Deux Terres, la ville du dieu Ptah. A cette époque, il n'y avait pas grand-chose à voir: «Les ruines de Memphis sont juste des monticules sombres où l'on voit encore des murs de briques presque torréfiées. Les palmiers grandissent parmi les ruines, et la statue de Sésostris nous apparaît, à moitié couverte par la boue de l'inondation...» Il n'existe pas dans ce célèbre site archéologique des statues qu'on puisse attribuer à un pharaon qui ait porté ce nom (et il y en a eu trois à la XIIème dynastie): le souverain le plus représenté dans le site c'est Ramsès II, avec deux colosses. L'une des plus expressives cartes de visite de la région memphite c'est le grand sphinx en albâtre qui semble dater du règne d'Amenhotep II (XVIIIème dynastie), mais Eça n'y fait pas référence, peut-être parce que la statue était alors enterrée. Un autre monument qui désormais impressionne les visiteurs est une grande table de momification des taureaux Apis, adorés dans la région, comme animaux sacrés, et des hérauts du dieu Ptah.

L'exiguïté des vestiges pharaoniques n'a pas permis au jeune voyageur de s'apercevoir de la grande importance religieuse, politique et administrative dont Memphis, l'ancienne ville du Mur Blanc (Ieneb-hedj), avait joui en ancienne Egypte. Son attention a plutôt été attirée par la beauté du paysage et la paisible quiétude de la palmeraie

memphite: «Un silence poétique, infini, doux, enveloppe comme une huile suave qui glisse sur la poitrine. L'azur a une tendresse humaine dans sa couleur, sa fraîcheur, sa virginité. Les palmiers forment de longues arcades, mélancoliques, sereines».

4. L'Égypte: une tombe immense

Eça consacre de longs passages aux pyramides de Guiza, dans des lignes de fort pouvoir descriptif. Soit dans *O Egipto. Notas de Viagem*; soit, avec un engagement moins fort, dans d'autres œuvres, on remarque, ici et là, l'inspiration puisée en Égypte lors de sa digression sur le Nil. Le futur diplomate et voyageur offre à ses lecteurs des descriptions des tombeaux pharaoniques à Guiza et à Saqqarah. Il s'enthousiasme en parlant de ces monuments gigantesques et du paysage environnant. Ceux-ci seulement ont mérité son attention, étant donné qu'il ne s'est pas déplacé aux régions avoisinantes où existent aussi des pyramides, telles que Dahchour, Meidoum et Abousir.

Quant aux célèbres Pyramides de Guiza, il les a vues «transparentes, roses, pénétrées et vivifiées par l'azur, propres et graves» à distance. Vues de plus près, elles lui ont semblé «énormes, difformes, décharnées, démontées, écorchées». Cette même sensation est encore aujourd'hui partagée par le touriste anxieux qui, tout essoufflé, se rue parfois, les jambes tremblantes, vers la Grande Pyramide pour toucher ses blocs millénaires et, presque toujours, pour s'asseoir sur l'un d'eux et obtenir le courage ou le souffle pour entrer dans ce bâtiment formidable.

Il s'agit, en effet, de monuments gigantesques où, comme Eça l'a reconnu, «il n'y a ni sculptures ni inscriptions» et où «tout a un aspect de mutisme et de secret qui effraie». Et la même image vide et anépigraphe pourra être utilisée pour un autre grand monument funéraire qu'il a visité, la pyramide à degrés d'Horus Netjerikhet Djoser (de la III^{ème} dynastie, entre 2700 et 2600 a.C.), bâtie par le grand architecte Imhotep sur le plateau de Saqqarah.

Dans l'édification des tombes égyptiennes, celles destinées aux rois et à leur famille, ou bien celle des leurs fonctionnaires, était toujours présente la force de la religion et la croyance à la vie éternelle, ce qui présupposait un omniprésent culte des morts. La religion et le culte bien organisé se montrent aussi dans les nombreux temples construits pour les dieux de l'immense panthéon. Après le VII^{ème} siècle, quand l'Islam a commencé à dominer l'Égypte, des mosquées ont surgi partout dans le pays. C'est pourquoi Eça consacre quelques-unes de ses notes de voyage aux anciennes croyances et dieux de l'Égypte pharaonique et à la religion musulmane, surtout quand il parle des mosquées qu'il a visitées au Caire.

La mort est un thème qui découle de la visite aux tombeaux des califes, au Caire, et de l'observation des vastes nécropoles et des efforts des anciens Égyptiens pour bâtir des tombeaux en granit, en contraste dramatique avec les maisons en adobe éparpillées le long du Nil. Et comme il en a témoigné, «ce ne sont que des ruines, des tombes – interminable sablière des morts!» En plus des tombes, du mastaba simple (tombeau en brique ou en pierre en forme de banc) et l'hypogée caché jusqu'à la démesurée pyramide royale, Eça évoque le culte des morts sans lequel, comme il l'a bien reconnu, la vie éternelle n'existerait pas.

Du plateau de Guiza, Eça et le comte de Resende ont voyagé jusqu'à Saqqarah, enfin, jusqu'à la désolation: «Le sable est livide et hostile, la pierre semble de la chaux solidifiée et tout cela a un éclat blanc sous le soleil désolé». Dans cette région désertique se dresse la pyramide à degrés de Netjerikhet Djoser, juste un point de passage vers une région historique et archéologique importante qui a particulièrement suscité l'intérêt des visiteurs: le Sérapeum et le mastaba de Ti – ce que Eça de Queirós, étrangement, appelle le «temple de Sérapis».

Après une description minutieuse de presque toutes les images des bas-reliefs du tombeau, il affirme qu'il en découle qu'il existe, «partout, l'effervescence de la vie, le sentiment du travail, la paix, le bonheur, la famille. Pas d'oisiveté: les jeunes travaillent, les vieux, appuyés à leurs bâtons, observent, se donnent en exemple, offrent leur conseil. On

n'y aperçoit ni armes ni bagarres, seulement des scènes de vie pure et d'intimité». En extase devant les images lithiques de ce «vrai temple», il en conclut que «l'Égypte tout entière, avec sa haute civilisation, est là».

5. Souvenirs de voyage

On peut dire que le parcours égyptien d'Eça de Queirós n'a pas été très différent de celui qui alors était offert aux touristes de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Son texte aboutit à la condition d'une parodie de la vision que, à l'époque, les Européens avaient de l'Orient, dans ce cas du Proche Orient, où s'insérait l'Égypte. En fait, l'inauguration du canal de Suez a suscité une grande croissance du nombre de voyages en Égypte, même pour quelques européens de passage vers de lointaines destinées en Orient.

Ce fut le cas du portugais Joaquim Rivara, qui voyageait vers l'Inde pour occuper des fonctions officielles à Goa. Celui-ci a profité de l'occasion pour visiter quelques sites historiques à Alexandrie. Aujourd'hui, comme un siècle auparavant, le voyageur moderne n'échappe pas aux scènes typiques du Proche Orient, constamment harcelé par les vendeurs de souvenirs et même d'«antiquités», qui assaillent l'acheteur en utilisant toutes les langues universelles et en criant pour le *bakchich*, attitude que Joaquim Rivara rejette.

Déjà le vicomte de Benalcanfor, Ricardo Guimarães, y était allé avec l'intention de voir les vieilles reliques du passé pharaonique. Il n'a pas beaucoup apprécié Alexandrie, mais au Caire il a vu des choses qui lui ont plu, comme les pyramides et le Musée de Boulaq, ancêtre de l'actuel Musée Égyptien. Il a été impressionné par les «curiosités artistiques» qui y avaient été réunies par Auguste Mariette, mais dès qu'il est arrivé aux portes du jardin où était l'édifice du musée, il s'est passé quelque chose qui arrive encore aujourd'hui, il s'est vu soudain entouré d'«une foule indescriptible d'arabes» qui criaient pour le *bakchich*.

On peut nommer d'autres voyageurs beaucoup plus célèbres, tels que les français Théophile Gautier et Maxime du Camp, l'anglais

Rudyard Kipling ou l'américain Mark Twain, ou des dames de la haute société comme Lucie Duff-Gordon, tombée amoureuse de l'Égypte et qui a vécu à Louxor entre 1863 et 1869, date de sa mort, ou Amelia Edwards, qui plus tard a financé des expéditions en Égypte.

Le temps dépensé dans les voyages diminuait considérablement, tant pour ceux qui, à travers le canal de Suez, se dirigeaient vers l'Océan Indien, comme pour les parcours dans la mer Méditerranée, vu le progrès obtenu dans la construction navale et l'établissement de meilleurs ports d'escale: en 1843, Gérard de Nerval, l'un des inspirateurs d'Eça, a pris deux semaines pour un voyage entre la France et Alexandrie, avec une escale à Malte et une autre en Syrie; en 1849, Gustave Flaubert est arrivé à Alexandrie en huit jours, avec escale de deux jours à Malte; en 1869, six jours ont suffi à Edmond About pour aller de Marseille à Alexandrie. En fait, c'est à partir de cette révolution dans les conditions matérielles des voyages par mer qu'est né, en grande mesure, le tourisme moderne.

Malheureusement, Eça de Queirós n'a pas pris avec lui dans son voyage un appareil-photo, il ne nous reste donc que ses vives descriptions dans les notes qu'il a prises en Égypte et en Palestine, où il a pu visiter Jérusalem. Le premier texte du romancier au sujet de sa fugace expérience orientale est paru dans le *Diário de Notícias* (août de 1870), reportant les brillantes fêtes de l'inauguration du canal de Suez, texte qui plus tard sera inséré dans le volume des *Notas Contemporâneas*.

Bien qu'il n'ait pas été à Thèbes, Eça mentionne plusieurs fois cette région historique, riche en monuments. Dans *O Egipto. Notas de Viagem*, et aussi dans d'autres textes queirosiens tels que *A Relíquia*, *A Correspondência de Fradique Mendes*, *O Mandarin*, *Lendas de Santos* et les *Crônicas de Londres*, des références sont dédiées aux temples de Thèbes, à savoir Karnak, Louxor, Medinet Habou ainsi qu'au double monument connu sous le nom de «Colosses de Memnon».

Le registre photographique des découvertes archéologiques est devenu une pratique habituelle. Un exemple peut être donné avec la découverte des sarcophages et des momies royales dans un tombeau

collectif de Deir el-Bahari, en 1881, près du temple funéraire de la reine Hatchepsout. Le jeune égyptologue allemand Emil Brugsch, assistant de Gaston Maspero au Service des Antiquités, a photographié les momies royales et en a envoyé plus tard les images au British Museum, qui les a reliées dans un volume. Parmi les vénérables momies pharaoniques photographiées figuraient celles de Ramsès II, Amenhotep I, Seti I, Toutmés III, Ramsès III, parmi d'autres...

Les deux types de pouvoir qui au long de l'histoire se sont manifestés au pays du Nil, le pouvoir pharaonique et le pouvoir islamique, sont appréciés par Eça quand il mentionne l'état de l'administration et des monuments lors de sa visite, en les comparant par rapport à leur exercice pratique et aux résultats obtenus. En exaltant le travail du *sekhti* égyptien, perpétué dans le fellah (le mot est d'origine arabe), Eça rappelle l'efficacité de l'administration pharaonique, en l'opposant à l'« incurie turque » et à l'« inertie arabe », auxquelles il attribue, sans aucune hésitation, la responsabilité des maux que subissait la vieille Egypte.

L'exemple le plus spectaculaire de la sage administration pharaonique, appuyée sur une hiérarchisation prudente et effective, ce voyageur attentif ne l'a pas ignoré, et il l'a nettement enregistré: « Jadis, dans la vieille Egypte des Pharaons, il y avait un roi, Amenemhat III, qui avait fait une œuvre immense et géniale. Dans le Haut Fayoum, il avait ouvert une excavation énorme, en créant un lac: on l'a appelé le lac Moeris ». La grande et remarquable œuvre de génie hydraulique de Fayoum, faite dans la continuation de travaux antérieurs, commencés pendant l'Ancien Empire sous la Vème dynastie, a été menée à sa phase la plus expressive avec Amenemhat III (de la XIIème dynastie, c.1850 à 1800 a.C.), en conquérant de nouvelles terres pour les travaux agricoles et en encourageant une colonisation intense de la région du Fayoum, grâce à une irrigation efficace: « Quand l'inondation était abondante, l'eau prise par le canal remplissait le lac, et là, elle restait, immobile, comme un réservoir puissant. Quand l'inondation était insuffisante, on ouvrait les digues – et les eaux du lac Moeris retournaient pour aider le Nil ».

Alors il avoue: «J'ai toujours eu une énorme admiration pour cette œuvre simple et pharaonique, qui menait l'eau où l'inondation n'arrive jamais et élargissait de la sorte les terrains de culture, en conquérant le désert». Avec celle-ci et avec les autres grandes entreprises, et surtout avec le travail infatigable du fermier égyptien, le *sekhti*, copieusement représenté sur les murs des tombeaux privés, le Nil a été apprivoisé au long des millénaires. Et dirigeant tout, avec l'aide du *tjati* (le vizir, ou premier ministre) et la chaîne laborieuse des *hatiuá* (les gouverneurs des provinces) et des scribes, il y avait la volonté du pharaon, le suprême garant de la *maet*, le gardien de l'harmonie, de l'équilibre, de la constance, de la justice et de l'ordre universel.

Parmi les grands rois de la vieille Egypte qu'Eça évoque, se détache, avec tout son mérite, le fameux Ramsès II dont la célèbre momie a été photographiée peu après la découverte de son corps, à la fin du XIX^{ème} siècle. Eça a envoyé une photographie de la momie de Ramsès II, «l'unique visage authentique de l'homme ancien que nous connaissons», à son ami Oliveira Martins, écrivain et historien, qu'accompagnait une lettre (lettre de Fradique, de 1886), qui permet aussi de comparer cette «face auguste» avec «le profil dissimulé, oblique et moustachu d'un Napoléon III; le museau de bouledogue enchaîné d'un Bismarck; ou la méchante tête du Tsar russe».

Plus que les lectures faites avant et pendant le voyage en Orient, c'est l'expérience même, obtenue en Egypte et en Terre Sainte qui a moulé Eça de Queirós. Pour Jean Girodon, ce bref mais inoubliable voyage vécu par le jeune écrivain lui permettrait de se «désintoxiquer de lui-même», en facultant aussi au jeune et prometteur romancier de «voluptueusement se dépersonnaliser» et de passer au réalisme sévère de ses grandes œuvres. Cinq ans plus tard paraissait *O Crime do Padre Amaro*, et une grande partie de son passionnant vécu personnel dans les terres orientales se voyait reflété dans des livres subséquents, comme les scènes qui traversent les pages de l'une de ses meilleures œuvres, *A Relíquia*. Et c'est dans ce travail que l'écrivain, par la bouche de son héros Teodorico Raposo, révèle ce qu'il a vraiment gardé de

son parcours: «Ce voyage dans la terre d’Égypte et de Palestine restera toujours comme la gloire suprême de ma carrière».

Après tout, en revoyant une civilisation millénaire et en l’absorbant du sol même où s’élèvent aujourd’hui encore quelques-unes des plus grandes constructions bâties par l’homme le long de l’histoire, impressionné par le paysage exotique et d’intense chromatisme, émerveillé par les usages et les coutumes, le jeune et enthousiaste Eça peint littérairement ce monde inconnu qu’il voit, en engendrant en lui-même un passage franc de l’analyse introspective vers l’observation de l’extérieur. Ou, comme a écrit João Gaspar Simões, «la discipline dans l’écriture, conjuguée avec la nature rare du décor qui se révèle devant lui le forcent à trouver sa vraie personnalité», car c’est avec son voyage en Orient que ce prometteur maître du réalisme se libère du «métaphorisme visionnaire des feuilletons et s’identifie avec ses facultés d’observation et annotation».

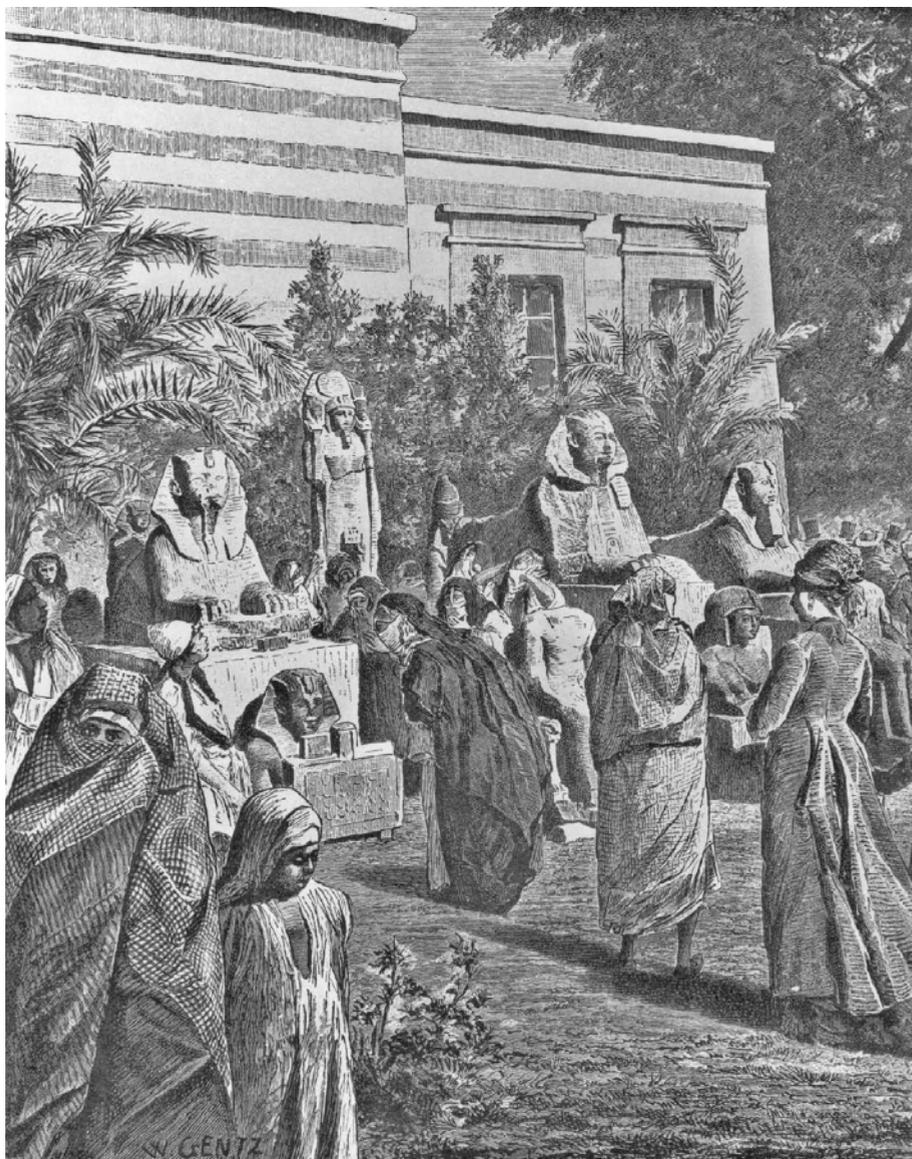


Fig. 1: La cour du Musée de Boulaq (XIXème siècle).

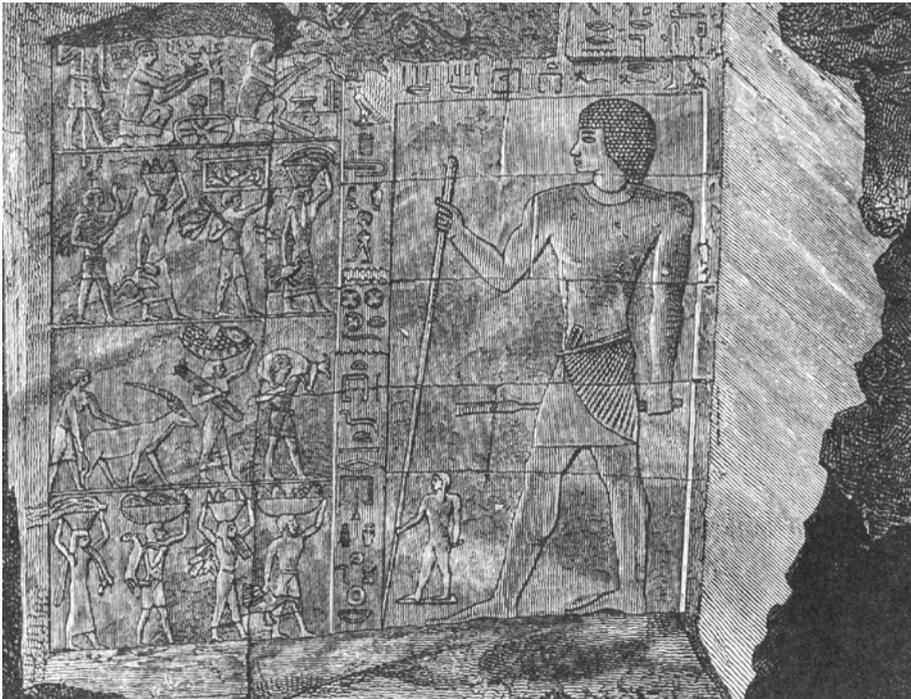


Fig. 2: Bas-relief du mastaba de Ti (Vème dynastie, Ancien Empire).



Fig. 3: Ruines du mastaba de Ti (Vème dynastie, Ancien Empire).

Bibliographie

Luís Manuel de ARAÚJO, *Eça de Queirós e o Egipto Faraónico*, Col. Estudos de Cultura Portuguesa, Lisboa: Editorial Comunicação, 1988.

Luís Manuel de ARAÚJO, «O Egipto na obra de Eça de Queirós», in A. Campos Matos (org.), *Dicionário de Eça de Queiroz*, Lisboa: Editorial Caminho, 1988, pp. 220-224.

Luís Manuel de ARAÚJO, «Eça na mastaba de Ti», in *Queirosiana. Estudos sobre Eça de Queirós e a sua Geração*, 5/6, Associação dos Amigos de Eça de Queirós, Tormes, Dez. 1993-Jul. 1994, pp. 125-141.

Luís Manuel de ARAÚJO, «Fotografia e egiptologia no século XIX», in *Cadmo*, 6/7, Instituto Oriental da Universidade de Lisboa, Lisboa: Edições Colibri, 1996-1997, pp. 125-137.

Luís Manuel de ARAÚJO, «A viagem oriental de Eça», in *Camões*, 9/10, revista de Letras e Culturas Lusófonas, Lisboa: Instituto Camões, Abril-Setembro, 2000, pp. 68-74.

Sydney AUFRÈRE, Jean-Claude GOLVIN et Jean-Claude GOYON, *L'Égypte Restituée. Sites, Temples et Pyramides de Moyenne et Basse Égypte. De la naissance de la civilisation pharaonique à l'époque gréco-romaine*, Paris: Éditions Errance, 1997.

Fernand BEAUCOUR, Yves LAISSUS et Chantal ORGOGOZO, *La Découverte de l'Égypte*, Paris: Ed. Flammarion, 1997.

Beatriz BERRINI, «Teodorico Raposo: o peregrino, o historiador, o memorialista», in *Queirosiana. Estudos sobre Eça de Queirós e a sua Geração*, 5/6, Tormes: Associação dos Amigos de Eça de Queirós, Dez. 1993-Jul. 1994, pp. 39-59.

Frederico CRUZ, «Eça de Queiroz, Viajante», in *Separata do Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa* (Janeiro a Março de 1952), vol. XXX, Lisboa: Sociedade Astória Lda, 1952.

Michel DEWACHTER et Daniel OSTER, *Un Voyageur en Egypte vers 1850: «Le Nil» de Maxime du Camp*, Paris: Éditions Sand/Conti, 1987.

EÇA DE QUEIRÓS, *A Correspondência de Fradique Mendes*, Obras de Eça de Queirós, Lisboa: Edição «Livros do Brasil», s. d.

EÇA DE QUEIRÓS, *O Egipto. Notas de Viagem*, Obras de Eça de Queirós (obras póstumas), Lisboa: Edição «Livros do Brasil», s. d.

EÇA DE QUEIRÓS, *A Relíquia*, Obras de Eça de Queirós, Lisboa: Edição «Livros do Brasil», s. d.

EÇA DE QUEIRÓS, *Notas Contemporâneas*, Obras de Eça de Queirós, Lisboa: Edição «Livros do Brasil», s. d.

Egypt and the Holy Land in Historic Photographs, 77 Views by Francis Frith, New York: Dover Publications, 1980.

Etranges Etrangers. Photographie et Exotisme, 1850/1910, Col. Photo Poche, Paris: Centre National de la Photographie, 1989 (avec une introduction de Charles-Henri Favrod).

Excursions along the Nile. Photographic Discovery of Ancient Egypt, Santa Barbara: Santa Barbara Museum of Art, 1993.

Jean GIRODON, «*O Egipto*» d'Eça de Queiroz, Lisboa: Livraria Bertrand, 1959 (tirage à parte do *Bulletin des Etudes Portugaises*, tomo XXII).

Orlando GROSSEGESSE, «Das leituras do Oriente à aventura da escrita – A propósito de *O Mandarim* e *A Relíquia*», in Beatriz Berrini (org.), *Eça de Queiroz. Obra Completa*, Rio de Janeiro: Ed. Nova Aguiar, 1997, pp. 770-774.

Alain d'HOOGHE (dir.), *Les Trois Grandes Egyptiennes. Les Pyramides de Gizeh à travers l'histoire de la photographie*, Paris: Éd. Marval, 1996.

Isabel Pires de LIMA, «L'imaginaire oriental chez Flaubert et Eça de Queirós: Le Voyage en Egypte», in *Intercâmbio*, 2, Porto: Instituto de Estudos da Universidade do Porto, 1992, pp. 19-33.

- Isabel Pires de LIMA, «O Oriente literário entre dois séculos», in *Cadmo*, 13, Lisboa: Instituto Oriental da Universidade de Lisboa, 2003, pp. 129-146.
- Piero RACANICCHI, *Fotografi in Terra d'Egitto*. Immagini dall'Archivio Storico della Soprintendenza al Museo delle Antichità Egizie di Torino, Torino: Pas Informazione, 1991.
- Edward SAID, *Orientalismo. O Oriente como invenção do Ocidente*, São Paulo: Companhia das Letras, 1990.
- Andreia Cunha da SILVA, «Reflexos do antigo Egipto na literatura portuguesa do século XIX», in *Revista de Portugal*, 5, Gaia: Amigos do Solar Condes de Resende – Confraria Queirosiana, 2008, pp. 57-62.
- João Gaspar SIMÕES, «O Egipto de Eça de Queirós, por Jean Girodon», in *Diário de Notícias* (section de Crítica Literária), Lisboa, 30 de Novembro de 1960.
- Elena Losada SOLER, «A viagem em Eça de Queirós», in *Queirosiana. Estudos sobre Eça de Queirós e a sua Geração*, 9, Tormes: Fundação Eça de Queirós, Jan.-Jul. 1999, pp. 13-32.
- Filippo ZEVI et Sergio BOSTICCO, *Photographers and Egypt in XIXth Century*, Florence: Fratelli Alinari Editrice, 1884.